



Alexandre et Olympias : de l'histoire au mythe

Corinne Jouanno

► To cite this version:

Corinne Jouanno. Alexandre et Olympias : de l'histoire au mythe. Bulletin de l'association Guillaume Budé , 1995, 3, pp.211-230. 10.3406/bude.1995.1829 . hal-02536197

HAL Id: hal-02536197

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02536197>

Submitted on 12 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alexandre et Olympias : de l'histoire au mythe

Corinne Jouanno

Citer ce document / Cite this document :

Jouanno Corinne. Alexandre et Olympias : de l'histoire au mythe. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°3, octobre 1995. pp. 211-230;

doi : <https://doi.org/10.3406/bude.1995.1829>

https://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1995_num_1_3_1829

Fichier pdf généré le 11/01/2019

Alexandre et Olympias : de l'histoire au mythe

Nombreux sont les historiens modernes qui, traitant d'Alexandre, se plaisent à souligner la force du lien affectif qui unissait le Conquérant à sa mère Olympias, souvent présentée, en raison de sa violence et de ses emportements, comme une figure quasi-démoniaque. Ainsi G. H. Macurdy, dans *Hellenistic Queens*, conclut-il le chapitre consacré à la reine macédonienne — qu'il n'a pas hésité à comparer, chemin faisant, à Clytemnestre et à Médée — en attirant l'attention du lecteur sur l'amour réciproque de la mère et du fils : « There was a strong bond of love between them, and there is no evidence that he ever loved any woman except his wild and passionate mother, on whom he wished to confer divinity, and whom he cherished to his life's end »¹. E. Kornemann, traçant le portrait d'Olympias dans ses *Femmes illustres de l'Antiquité*, souligne lui aussi ce qu'il appelle la « faiblesse » d'Alexandre pour sa mère, faisant remarquer que le Conquérant songe toujours à elle dans les grands moments de sa vie, et il dépeint la reine anéantie de douleur à la mort d'Alexandre : « Après la disparition de son fils, l'existence n'avait plus de sens pour elle », déclare-t-il, en se gardant bien de mentionner les sources qui ont pu lui inspirer pareille remarque, alors que — on le sait — Olympias survécut plusieurs années à Alexandre et continua d'intriguer après la mort de son fils avec la même énergie que de son vivant². On retrouve des notations analogues sous la plume d'historiens plus récents. Ainsi J. Seibert, dans son *Alexander der Grosse*, lorsqu'il présente Olympias, met-il en évidence trois points qu'il considère comme les caractéristiques principales du personnage : son caractère difficile (« ihr wildes Temperament »), sa volonté de pouvoir et la force de son amour pour Alexandre³. G. Wirth, évoquant dans son ouvrage également intitulé *Alexander der Grosse* l'influence conservée par Olympias sur Alexandre bien au-delà de ses années de jeunesse, n'hésite pas à parler de « Mutterkomplex » et va jusqu'à imputer à une fixation à l'image maternelle « la frappante retenue (du Con-

1. G. H. MACURDY, *Hellenistic Queens*, Oxford, 1932, p. 22-48. Citation p. 45.

2. E. KORNEMANN, *Femmes illustres de l'Antiquité*, Leipzig, 1942, trad. fr., Paris, 1958, p. 68-87. Citation p. 87.

3. J. SEIBERT, *Alexander der Grosse*, Darmstadt, 1972, p. 70-71.

quérant) en matière sexuelle », sa tendance à l'introversion et au déni de réalité⁴.

Pareilles évocations ne laissent pas d'éveiller quelque perplexité. À les lire on ne peut s'empêcher de penser qu'elles charrient sans doute une bonne part de mythe et tiennent de la reconstruction imaginaire, pour ne pas dire fantasmatique. P. Faure qui, dans son *Alexandre*, se montre plus circonspect que nombre de ses prédécesseurs, vient sagement rappeler que « de l'influence réelle d'Olympias sur le caractère et la sensibilité de son fils, on ne sait presque rien »⁵. Un retour aux sources antiques nous permettra peut-être de mieux cerner ce qui, dans les données de la tradition, a pu alimenter les descriptions parfois suspectes des historiens modernes. L'image que les auteurs anciens ont tracée des relations d'Alexandre et de sa mère ne porte-t-elle pas déjà le sceau de l'élaboration mythique ? Et quel rapport le matériau offert par l'historiographie antique entretient-il avec celui de la tradition romanesque ? Y a-t-il consonance entre les deux domaines, ou bien Alexandre et sa mère se métamorphosent-ils encore dans ce nouvel espace que constitue le *Roman d'Alexandre* ?

* * *

À la lecture de l'*Anabase* d'Arrien, on peut se sentir assez déçu : en effet, chez ce représentant de la branche « sérieuse » de l'historiographie d'Alexandre, Olympias est fort peu présente. Dans l'ensemble de l'œuvre, elle n'apparaît que quatre fois, et le plus souvent de façon très fugitive. En III, 6, 5, il est question des tensions créées entre Alexandre et Philippe par le remariage de ce dernier : « Depuis que Philippe avait épousé Eurydice⁶ et fait affront à Olympias, la mère d'Alexandre, la méfiance régnait entre Alexandre et Philippe » ; si le texte d'Arrien laisse entendre qu'Alexandre prit alors parti pour sa mère, il faut toutefois noter que la chose demeure implicite. En IV, 10, 2, Arrien fait allusion aux discours de Callisthène dénonçant les mensonges forgés par Olympias au sujet de la naissance d'Alexandre, mais il s'abstient de tout commentaire à ce propos. En VI, 1, 4-5 sont mentionnées des lettres écrites par Alexandre à Olympias lors de son séjour en Inde. Enfin, en VII, 12, 5-6, la dernière mention d'Olympias,

4. G. WIRTH, *Alexander der Grosse*, Hamburg, 1973, p. 120.

5. P. FAURE, *Alexandre*, Paris, 1985, p. 147.

6. Eurydice est sans doute le nom de jeune fille de celle que les autres sources antiques appellent Cléopâtre — du nom qu'elle porta après son mariage avec Philippe. Les citations qui suivent sont tirées de la traduction de P. SAVINEL, *Amien. Histoire d'Alexandre*, Paris, 1984. Pour Plutarque, Diodore et Quinte-Curce ont été utilisées les traductions de la C. U. F., et pour Justin celle d'É. CHAMBRY, *Justin. Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée*, Paris, Classiques Garnier, 1936.

qui est aussi la plus développée, évoque le violent différend qui opposa la reine et Antipater peu de temps avant la mort d'Alexandre. Arrien présente comme une rumeur obscure et malveillante la version selon laquelle Alexandre « s'était laissé vaincre par les calomnies que sa mère avait répandues sur le compte d'Antipater, et désirait éloigner Antipater de Macédoine ». Il fait remarquer qu'Alexandre put fort bien convoquer Antipater à seule fin d'éviter que la situation en Macédoine ne se détériorât davantage et n'en vînt à des extrémités désastreuses. L'ensemble du passage est d'ailleurs fort peu tendre pour Olympias, qui apparaît sous un jour passablement négatif; Arrien paraît prendre plaisir à rapporter les plaintes d'Antipater dénonçant « l'humeur acariâtre et l'indiscrétion » de la reine, ainsi que certains propos assez irrévérencieux d'Alexandre, qui aurait rappelé, en écho aux plaintes du régent, que sa mère « lui avait réclamé, à lui, Alexandre, un loyer exorbitant pour les dix mois où elle l'avait logé »⁷. Pas question, donc, de lien privilégié entre le Conquérant et sa mère, pas plus que dans les passages précédemment cités. Et même si Alexandre finit peut-être effectivement par prendre parti pour Olympias, Arrien estime qu'il le fit pour des raisons d'ordre politique plutôt que sentimental, parce qu'il était sensible au danger que représentait pour son empire un accroissement excessif du pouvoir d'Antipater, et non parce qu'il ne supportait pas de voir sa mère offensée. Un seul épisode dans tout le texte de l'*Anabase* pourrait laisser supposer un attachement très spécial d'Alexandre à sa mère : il s'agit du discours prêté par Arrien à l'officier macédonien Cœnos, qui cherche, au nom de toute l'armée, à dissuader le roi de poursuivre son expédition plus avant : Cœnos invite en effet Alexandre à retourner dans ses foyers, auprès de sa mère, comme s'il s'agissait d'un argument particulièrement susceptible de fléchir la résistance du roi (V, 27, 7). Mais peut-être faut-il voir là un simple lieu commun, et non un trait révélateur de la psychologie d'Alexandre.

Si donc le texte d'Arrien est au total bien pauvre d'indications sur la figure d'Olympias et sur ses relations avec Alexandre, il n'en est pas de même pour les récits que nous ont laissés les historiens de la Vulgate, héritiers de Clitarque : en effet, beaucoup plus friands d'anecdotes et de sensationnel que ne l'était Arrien, animé de préoccupations essentiellement politiques et militaires, ceux-ci réservent souvent à la mère d'Alexandre une place considérablement accrue, et ils s'accordent tous à souligner la force des liens qui unissaient la mère et le fils. C'est sans doute Plu-

7. Probablement à l'occasion de son séjour en Épire, après la brouille avec Philippe.

tarque qui consacre à Olympias les développements les plus nombreux. Au début de sa *Vie d'Alexandre*, il évoque longuement le mariage d'Olympias et de Philippe et les circonstances énigmatiques de la naissance d'Alexandre (chap. 2 et 3). Dans ces chapitres, Olympias apparaît comme une figure assez mystérieuse, en contact étroit avec le divin : Plutarque insiste en particulier sur sa participation enthousiaste aux cultes bachiques, et souligne l'ardeur barbare avec laquelle elle se livrait aux rites de Dionysos. Il raconte que l'« on vit un jour un serpent étendu auprès d'Olympias endormie », ce qui — ajoute-t-il — contribua le plus à affaiblir l'amour de Philippe à son endroit (2, 6). Le serpent en question était-il un animal apprivoisé, de ceux dont aimaient à s'entourer les bacchantes, ou bien l'épiphanie d'un dieu venu sous cette forme s'unir à Olympias pour donner naissance à Alexandre, Plutarque ne se prononce pas. Quoi qu'il en soit, la mention même de cette anecdote confère au personnage d'Olympias une dimension trouble et inquiétante, bien digne d'attiser l'intérêt du public.

Dans la suite du récit de Plutarque, Olympias figure le plus souvent sous les traits d'une agitatrice ne cessant de répandre le trouble autour d'elle⁸. Évoquant le remariage de Philippe avec Cléopâtre, Plutarque déclare que cet événement fit naître « une foule de griefs et de violentes querelles, qu'aggravait l'humeur difficile d'Olympias, femme jalouse et coléreuse » (9, 5). C'est elle à nouveau qui fomenta des troubles à l'occasion des projets de mariage entre Arrhidée, le fils de Philippe, et la fille de Pixodaros, satrape de Carie, de crainte que cette union n'aboutisse à assurer le trône à Arrhidée (10, 1). Plutarque évoque ensuite la possible responsabilité d'Olympias dans le meurtre de Philippe : Pausanias, l'assassin du roi, n'aurait été qu'un instrument entre les mains de la reine avide de vengeance (10, 6). Plus loin dans le récit il est question, comme chez Arrien, du différend d'Olympias et d'Antipater (68, 4). Plutarque précise enfin, dans son dernier chapitre, que ce fut Olympias qui donna naissance aux rumeurs selon lesquelles Alexandre était mort empoisonné — rumeurs dont elle tira prétexte pour liquider bon nombre de ses adversaires politiques (77, 2). Et c'est précisément sur l'image d'une Olympias passant son temps à intriguer que se clôt la *Vie*

8. Cette image d'une Olympias-agitatrice résulte sans doute en bonne partie du fait que Plutarque utilise des sources hostiles à la reine. Les analyses de N. G. L. HAMMOND, *Sources for Alexander the Great. An Analysis of Plutarch's Life and Arrian's Anabasis Alexandrou*, Cambridge, 1993, p. 6-16, montrent que dans les chapitres 9,5 - 10,7 (remariage de Philippe, négociations avec Pixodaros, etc.), Plutarque suit Satyros, auteur d'une *Vie d'Alexandre* composée vers le milieu du III^e siècle avant J.-C., et qui devait tenir de la propagande plus que de l'histoire.

d'*Alexandre*, puisque les dernières lignes du récit nous apprennent qu'elle fut suspectée d'avoir drogué Arrhidée pour lui altérer la raison et le réduire à l'état de fantoche inoffensif (77, 8)⁹.

L'agitation entretenue par Olympias semble souvent s'expliquer moins par un goût démesuré du pouvoir que par le souci de défendre les intérêts d'Alexandre — encore que dans bien des cas Plutarque suggère la chose sans la formuler expressément. Si par exemple Olympias réagit aussi vivement au mariage de Philippe et de Cléopâtre, c'est peut-être en partie parce que, étant elle-même d'origine barbare, elle voit dans la haute naissance de sa rivale, de souche macédonienne, une menace pour la succession d'Alexandre. C'est l'amour maternel qui la pousse à faire obstacle au mariage d'Arrhidée, et l'emploi de drogues visant à troubler la raison du jeune homme est imputable au même ordre de motivations. Ainsi se profile l'image d'une mère abusive ne cessant d'intervenir, par amour, dans les affaires de son fils.

Plutarque nous montre à plusieurs reprises Alexandre emboîtant le pas à Olympias — il ruine les projets matrimoniaux d'Arrhidée à l'instigation de sa mère — ou faisant cause commune avec elle — lors du mariage de Philippe avec Cléopâtre, il a avec son père une violente altercation, puis fait sécession avec sa mère qu'il emmène en Épire, pour demeurer lui-même ensuite en exil en Illyrie. Et Plutarque note qu'à la mort de Philippe, si l'on soupçonna Olympias d'avoir commandité le meurtre, « Alexandre lui-même n'échappa pas à une certaine suspicion » (10, 6), et fut parfois accusé d'avoir partagé avec sa mère la responsabilité du forfait.

Ainsi affleure l'impression que mère et fils étaient liés l'un à l'autre par une assez trouble complicité faite d'intrigues et de crimes partagés. Cette impression de complicité se trouve confortée dans le texte de Plutarque par deux passages évoquant l'existence entre Olympias et Alexandre d'un secret commun : celui de la naissance du héros. « Selon Ératosthène — écrit Plutarque en 3, 3 — Olympias, alors qu'elle prenait congé d'Alexandre qui partait pour son expédition, lui révéla seule à seul le secret de sa naissance et l'engagea à avoir des sentiments dignes de son origine ». En 27, 8, le même motif du secret partagé réapparaît, selon un schéma inversé, puisque cette fois c'est Alexandre qui, après sa visite à l'oracle d'Ammon, écrit à Olympias pour lui annoncer « qu'il (avait reçu) des prédictions secrètes dont il lui ferait part,

9. Ici encore, d'après N. G. L. HAMMOND, *Sources*, p. 145-148, Plutarque est influencé par la propagande que diffusèrent les opposants d'Olympias et de Perdicas lors de la guerre civile de 321.

à elle seule, lorsqu'il serait de retour » ¹⁰. Ainsi se trouve suggérée l'étroite solidarité de la mère et du fils.

Plutarque souligne à plusieurs reprises la force du lien affectif unissant Alexandre et Olympias : il nous montre cette dernière prodiguant ses conseils à Alexandre, en mère attentive, et le mettant en garde, par lettres, contre les dangers auxquels l'expose notamment sa prodigalité : « Il faut t'y prendre autrement quand tu veux faire du bien à tes amis et les mettre en vue ; à présent tu les fais tous égaux aux rois, tu leur procures de nombreux amis, et tu te rends toi-même solitaire » (39, 7) ¹¹. Plutarque ajoute qu'Olympias écrivait souvent pareilles lettres à Alexandre, et que celui-ci les gardait secrètes (39, 8). Il dépeint d'autre part son héros comme un fils attentionné, soucieux de complaire à sa mère, et lui envoyant fréquemment de généreux présents (cf. 16, 19 : après la bataille du Granique ; 25, 6 : après la prise de Gaza ; 39, 12).

Les relations du Conquérant et de sa mère ne sont pourtant pas présentées sous un jour parfaitement idyllique : Plutarque ne cache pas l'existence de tensions entre Alexandre et Olympias : « À sa mère... il envoyait quantité de présents, mais il ne lui permettait pas de s'immiscer dans les affaires civiles et militaires. Elle le lui reprochait, et il supportait sa mauvaise humeur avec douceur. Cependant, un jour qu'Antipater lui avait écrit une longue lettre contre elle, il dit, après l'avoir lue, qu'Antipater ne savait pas qu'une seule larme d'une mère efface dix-mille lettres » (39, 12-13). L'idée qu'Alexandre, en dépit de toute sa révérence pour Olympias, était soucieux de garder certaines distances et n'hésitait pas, parfois, à se désolidariser de sa mère, apparaît aussi dans le passage relatant l'assassinat de Philippe : Alexandre, nous dit Plutarque, fit rechercher et punir les coupables et « Olympias ayant traité Cléopâtre avec cruauté alors qu'il était absent, il s'en montra indigné » (10, 8).

Toutefois, Plutarque n'évoque guère qu'en filigrane ces tensions entre Alexandre et Olympias, et l'on peut supposer qu'en fait, les heurts entre mère et fils furent beaucoup plus fréquents

10. N. G. L. HAMMOND pense que dans ce passage inspiré de Clitarque, la lettre constitue un ajout de Plutarque et, adhérant à l'opinion de J. R. HAMILTON, *The letters in Plutarch's Alexander*, dans *Proc. Afric. Class. Assoc.*, IV, 1961, p. 13, il estime qu'il n'y a pas de raison d'en mettre en doute l'authenticité : « One cannot see any reason for writing a fictitious letter of such an unexciting and uninformative kind », *Sources*, p. 60, n. 13. À quoi l'on peut objecter que cette lettre est peut-être vide d'informations, mais riche d'intérêt en ce qui concerne la peinture des relations de la mère et du fils.

11. Les opinions sont partagées quant à l'authenticité de cette lettre : cf. J. R. HAMILTON, *Plutarch Alexander. A Commentary*, Oxford, 1969, p. 104 ; et aussi *ibid.*, *The letters...*, p. 11.

et plus vifs que ne le suggère le texte de l'historien. D'après G. H. Macurdy, Olympias espérait être nommée régente de Macédoine lorsque son fils partit en expédition pour l'Asie et, si cette supposition est juste, elle n'accepta sans doute pas sans ombrage de voir conférer à Antipater la fonction qu'elle avait convoitée pour elle-même¹². G. H. Macurdy, toujours, impute à un désaccord entre la mère et le fils la retraite d'Olympias en Épire, qu'il date de 331 : il pense en effet qu'elle quitta la Macédoine à la suite de l'acquittement d'Amyntas, fils d'Androménès, qu'elle avait tenté de faire impliquer dans le complot de Philotas : elle se serait sentie humiliée qu'Alexandre lui enjoigne à cette occasion de ne pas se mêler de politique, et aurait, par dépit, cherché refuge dans son pays natal¹³. Cette présentation des faits paraît toutefois assez sujette à caution : le départ d'Olympias pour l'Épire est habituellement présenté comme une conséquence du conflit qui opposa la reine à Antipater — conflit qui dut atteindre son point culminant en 324. D'après E. Kornemann, c'est alors seulement qu'Alexandre aurait interdit à Olympias toute immixtion dans les affaires politiques et militaires — ce qui ne dut pas manquer de jeter une ombre sur leurs relations¹⁴. L. Hammond pense pour sa part qu'Alexandre, en cette affaire, fit preuve de beaucoup de doigté mais, loin de voir dans la retraite d'Olympias le fruit d'un choix délibéré de la reine, il estime que ce fut Alexandre qui prit alors la décision d'inviter sa mère à se retirer en Épire, lui offrant, semble-t-il, à titre de compensation, la perspective d'obtenir à sa mort les honneurs héroïques ; il avait, d'après L. Hammond, l'intention de donner à sa sœur Cléopâtre la place précédemment occupée par sa mère — Antipater étant de son côté remplacé par Cratère¹⁵. On imagine que pareille proposition, si habile diplomate qu'ait pu être Alexandre, ne dut pas être accueillie par Olympias avec beaucoup de plaisir.

Mais les historiens de la Vulgate, tout en insistant souvent sur le caractère difficile d'Olympias, paraissent chercher, d'un commun accord, à occulter ou à gommer les tensions qui ont pu diviser la mère et le fils ; ils n'y font souvent allusion qu'à mots couverts, avec — semble-t-il — une certaine réticence. Ils sont visiblement plus soucieux de mettre l'accent sur l'amour que sur les frictions. Ainsi Diodore évoque-t-il, en XVII, 32, 1-2, une lettre qu'Olympias aurait écrite à Alexandre peu avant la bataille

12. Cf. G. H. MACURDY, *op. cit.*, p. 31.

13. *Ibid.*, p. 33.

14. E. KORNEMANN, *op. cit.*, p. 79.

15. N. G. L. HAMMOND, *Some passages in Arrian concerning Alexander*, dans *Classical Quarterly*, 30, 1980, p. 475.

d'Issos, pour l'inviter à se méfier d'Alexandre le Lynceste. Alexandre, en dépit de l'affection qu'il éprouvait pour ce personnage, sévit aussitôt : se fiant sans doute à la clairvoyance maternelle, et jugeant que l'accusation d'Olympias s'appuyait sur tout un concours de vraisemblances, il décida de faire arrêter celui qui était auparavant son compagnon¹⁶. En XVII, 114, 3, c'est encore l'amour maternel d'Olympias qu'illustre l'anecdote montrant la reine aux prises avec Héphaïstion. Diodore évoque en effet la jalousie qu'inspirait à Olympias l'affection d'Alexandre pour cet ami d'enfance ; il mentionne les reproches et récriminations adressés par la reine au « favori » de son fils, et poursuit en citant la réponse impertinente d'Héphaïstion : « Cesse tes calomnies ! Assez de colères ! Assez de menaces ! D'ailleurs, même si tu continues, je m'en soucie médiocrement : tu sais qu'Alexandre est plus puissant que tous ». Si pareille répartie nous montre un Héphaïstion sûr de la protection d'Alexandre au point de le croire prêt à prendre son parti contre Olympias elle-même, rien dans la suite du texte ne confirme le bien-fondé de cette conviction, et Diodore se garde de donner la moindre précision sur les sentiments du Conquérant : il ne le fait pas intervenir et ne dit même pas s'il ressentait ou non quelque ombrage des accès de jalousie de sa mère¹⁷. Le passage, enfin, où Diodore évoque le différend d'Antipater et d'Olympias pourrait donner à penser qu'Alexandre fut fort lent à intervenir en faveur de la reine, et qu'il commença par la laisser se plaindre en vain fort longtemps. L'historien reconnaît en effet qu'Alexandre, tout d'abord, ne prêta pas l'oreille aux calomnies d'Olympias contre Antipater ; mais l'impression négative qui pourrait naître de cette remarque est aussitôt corrigée par la suite du récit : « ... comme leur haine réciproque ne faisait que croître, le roi donna de nombreuses preuves de son hostilité à l'égard d'Antipatros, car il voulait faire plaisir à sa mère dans tous les domaines, par piété envers la divinité » (XVII, 118, 1-2).

La même tendance à occulter les désaccords de la mère et du fils se retrouve chez Justin, dans l'épisode consacré à l'assassinat

16. Il n'est pas question de cette lettre chez les autres historiens d'Alexandre. Arrien (1, 25) et Justin (11, 7), seuls à évoquer aussi le « complot » d'Alexandre le Lynceste, attribuent à Parménion le mérite de sa découverte. D'après N. G. L. HAMMOND, *Three Historians of Alexander the Great. The so-called Vulgate authors, Diodorus, Justin and Curtius*, Cambridge, 1983, p. 41, Diodore suit sans doute ici le texte de Clitarque, et la lettre d'Olympias est probablement fictive.

17. C'est à tort que P. FAURE, *op. cit.*, p. 150, mentionne ce passage comme exemple du « ton direct et même brutal » dont Alexandre usait parfois avec sa mère : il attribue en effet à Alexandre les propos qui sont, en fait, prononcés par Héphaïstion.

de Philippe. Justin évoque en effet, comme Plutarque, mais avec plus de précision, les bruits qui attribuèrent à Alexandre et Olympias la commune instigation du meurtre et, sans prendre lui-même parti sur la question, il montre comment le comportement d'Olympias à la mort de son époux contribua à alimenter contre elle de fortes présomptions, en raison des manifestations de joie ostentatoires auxquelles elle se livra, et de la cruauté avec laquelle elle traita sa rivale Cléopâtre. Mais il n'est plus question, comme c'était le cas chez Plutarque, de marques de désapprobation de la part d'Alexandre, et Justin va même jusqu'à suggérer que la tendresse du jeune homme à l'égard de sa mère assurait à celle-ci une quasi-impunité, puisqu'elle put, sans encourir aucune sanction, placer une couronne d'or sur la tête du meurtrier Pausanias, pendu à un gibet, « chose que personne autre qu'elle n'aurait pu oser, du vivant du fils de Philippe » (IX, 7, 10).

Chez Quinte-Curce aussi, c'est la force du lien unissant Alexandre et sa mère qui ressort de presque tous les passages où il est question d'Olympias. Évoquant, en III, 6, 5, la maladie contractée par Alexandre à la suite d'une imprudente baignade dans le Cydnus, l'historien latin met en scène le médecin Philippe, se tenant au chevet du roi et ne cessant, pour l'encourager dans sa lutte contre la maladie, de l'entretenir « soit de sa mère et de ses sœurs, soit de la grande victoire qui approchait ». En V, 2, 20, Quinte-Curce décrit la bienveillance témoignée par Alexandre à Sisigambès, la mère de Darius, qu'il vient de faire prisonnière ; l'ayant appelée « mère », le Conquérant prend soin de souligner tout le prix que revêt à ses yeux pareil titre : « Je te donne — dit-il à sa captive — un nom qui n'est dû qu'à Olympias, la plus douce des mères ». En VI, 3, 5, s'adressant à ses troupes impatientes de regagner la Macédoine, Alexandre leur dit que s'il écoutait son propre désir, il n'aurait cessé de se précipiter « vers (ses) pénates, vers (sa) mère et (ses) sœurs » ; mais la fragilité de ses conquêtes trop récentes rend impossible encore le retour tant souhaité au pays natal. En IX, 6, 26, enfin, Alexandre déclare à ses amis : « ... je considérerai comme la récompense suprême de mes fatigues et de mes travaux si ma mère Olympias, quand elle quittera ce monde, reçoit la consécration de l'immortalité ». Et loin d'attribuer ce trait à de quelconques préoccupations politiques ou propagandistes, Quinte-Curce le mentionne au contraire, dans son éloge funèbre d'Alexandre, en X, 5, 30, à titre d'évidente illustration de la piété filiale du Conquérant.

Outre ces allusions dispersées, il faut citer encore un autre épisode du récit de Quinte-Curce, qui, tout en illustrant particulièrement bien l'influence persistante d'Olympias sur l'esprit d'Alexandre, est de tonalité plus ambiguë : il s'agit du chapitre

consacré par l'historien latin à l'affaire de Philotas : Olympias joue en effet un rôle important dans la version que Quinte-Curce présente des événements. Lorsque sont arrêtés les complices présumés de Philotas, le texte latin précise : « ... il y avait longtemps qu'⟨Alexandre⟩ les tenait pour suspects, sa mère lui ayant écrit de protéger sa vie contre eux » (VII, 1, 12). Parmi les victimes des insinuations d'Olympias figure Amyntas, fils d'Androménès. À ce personnage, accusé à tort, Quinte-Curce fait prononcer un long plaidoyer, où s'exprime le regret qu'Olympias ait réussi à circonvenir l'esprit du roi : « ... ta mère t'a écrit que nous étions pour toi des ennemis. Que n'a-t-elle été mieux inspirée dans ses inquiétudes pour son fils au lieu de former, en son esprit anxieux, de vains fantômes ! » (VII, 1, 36). À cette image, plutôt sympathique, de mère injuste par excès d'amour vient toutefois se superposer ensuite celle d'une femme dominatrice irritée de toute incartade contre sa domination : Amyntas explique en effet qu'Olympias lui en veut parce qu'à l'instigation d'Alexandre, il a recruté autrefois pour les armées du Conquérant des jeunes gens qui étaient les protégés de la reine — et ceci sans la consulter : « La seule raison qu'ait ta mère de nous persécuter, c'est que j'ai mieux aimé t'être utile que de me faire bien voir d'une femme. (...) En conséquence, puisque telle est la raison qui l'irrite contre nous, à toi d'apaiser ta mère : car tu nous a exposés à sa colère » (VII, 1, 39-40). Ainsi le texte de Quinte-Curce s'avère-t-il d'interprétation délicate : la fin du discours d'Amyntas sous-entend en effet l'existence d'une sorte de bras de fer larvé entre Olympias et Alexandre, et pourrait même laisser penser que les grands déploiements de sollicitude maternelle d'Olympias tenaient davantage du chantage sentimental et de la stratégie que de l'affection véritable, mais rien n'est dit de manière claire, et si le dénouement de l'affaire, qui aboutit à l'acquittement d'Amyntas, montre qu'Alexandre donna finalement raison à celui-ci contre sa mère — ce qui revenait à désavouer implicitement cette dernière — Quinte-Curce se garde bien de préciser quelles furent les réactions de la reine à l'annonce de l'issue du procès. Ce passage est d'ailleurs le seul de tout le récit de Quinte-Curce où l'image d'Olympias présente des traits négatifs, et où soit suggéré, mais seulement à demi-mots, le côté parfois difficile des relations d'Alexandre et de sa mère.

Ainsi le témoignage de l'historiographie antique sur Olympias et Alexandre nous offre-t-il un matériau à la fois riche et complexe. Presque tous les textes s'accordent pour faire de la mère d'Alexandre une figure haute en couleur. Figure énigmatique aussi, dont on comprend qu'elle ait intrigué les historiens contemporains, car on a souvent peine à faire en elle la part de l'amour

maternel et de la volonté de puissance — même si la face obscure du personnage est peut-être en bonne partie l'effet de déformations partisans, nos sources antiques ayant probablement parfois utilisé à leur insu des documents qui devaient être de pure polémique contre Olympias. S'agissant des relations d'Alexandre et de sa mère, les textes anciens ne sont pas moins troublants. L'écart constaté entre Arrien et les auteurs de la Vulgate tend à laisser soupçonner ces derniers d'affabulation, lorsqu'ils s'attachent à mettre si fortement l'accent sur l'amour de la mère et du fils. Au détour des textes, on devine, entre Alexandre et Olympias, maints conflits mal dissimulés et, de part et d'autre, des sentiments beaucoup plus ambivalents que les historiens antiques ne veulent bien l'avouer. L'effort de gommage semble donc patent. Faut-il y voir le désir inconscient de censurer des tensions choquantes en une époque de foi aux valeurs familiales, où il eût été indécent qu'un héros ne chérît pas tendrement sa mère¹⁸ ? Quoi qu'il en soit, c'est bien à la construction d'une légende que ces textes nous donnent l'occasion d'assister — légende suffisamment attractive pour qu'on en reconnaisse encore l'écho jusque dans les écrits des historiens modernes.

* * *

À cette légende en formation dans l'historiographie antique, trouve-t-on un pendant dans la littérature romanesque suscitée par la figure d'Alexandre ? Qu'en est-il de la mère et du fils dans le récit du pseudo-Callisthène ? sous quel jour leurs relations sont-elles évoquées, et que devient la remuante Olympias de la Vulgate dans la biographie légendaire du Conquérant ? À lire les différentes versions du *Roman d'Alexandre*¹⁹, on est frappé d'emblée

18. La tendance à l'idéalisation des rapports familiaux paraît en tout cas indubitable chez Plutarque. F. LE CORSU, dans son *Plutarque et les femmes*, Paris, 1981, p. 99-112, note que les mères dont parle l'historien sont généralement parées de toutes les vertus, et adorées de leurs fils, et elle cite, outre l'exemple d'Alexandre, le cas de Marcus, Sertorius et César.

19. Le *Roman d'Alexandre*, maintes fois remanié au fil des siècles, nous a été transmis en grec dans les cinq recensions suivantes : Recension A (la plus ancienne : début IV^e siècle ?) : éd. G. KROLL, *Historia Alexandri Magni. Volumen I. Recensio vetusta*, Berlin, 1926 ; trad. A. TALLET-BONVALOT, *Le Roman d'Alexandre*, Paris, G. F., 1994. Recension β (V^e siècle ?) : éd. L. BERGSON, *Der griechische Alexanderroman. Rezension β*, Stockholm, Göteborg, Uppsala, 1965 + Texte L : éd. H. van THIEL, *Leben und Taten Alexanders von Macedonien. Der griechische Alexanderroman nach der Handschrift L*, Darmstadt, 1983, trad. G. BOUNOURE, B. SERRET, Paris, La Roue à Livres, 1992. Recension λ (VIII^e siècle ?) : éd. partielle H. van THIEL, *Die Rezension λ des Pseudo-Kallisthenes*, Diss. Köln, 1959, texte souvent proche de celui de L. Recension ε (VIII^e siècle ?) : éd. J. TRUMPF, *Anonymi byzantini. Vita Alexandri regis Macedonum*, Stuttgart, 1974. Recension γ : éd. U. von LAUENSTEIN,

par l'intérêt que l'auteur a accordé à la figure de la reine, et par la place qu'il lui a ménagée dans son récit — place sans commune mesure avec celle qu'avaient pu lui réserver même les plus généreux des historiens de la Vulgate.

Olympias est en effet l'héroïne de tout le début du *Roman*, consacré à raconter l'histoire (entièrement fictive) de ses amours adultères avec le mage Necténabo, ancien pharaon réfugié en Macédoine après l'invasion de l'Égypte par les Perses. Si ce petit roman à l'intérieur du *Roman* figure dans toutes les recensions du pseudo-Callisthène, la présentation des événements varie sensiblement d'un texte à l'autre. Les recensions A, β, γ font de Necténabo un pur imposteur : abusant Olympias, qui l'a appelé en consultation parce qu'elle redoute d'être répudiée par Philippe, il lui prédit mensongèrement qu'elle va bientôt concevoir un fils des œuvres d'Ammon et profite de la confiance que lui accorde la reine pour bénéficier de ses faveurs en usurpant l'apparence du dieu. La recension ε s'essaie au contraire à gommer tout détail scabreux de l'épisode, en mettant l'accent sur les pouvoirs surnaturels du mage, et Necténabo y apparaît moins comme un simulateur que comme un instrument de la volonté divine. Mais il est un point commun aux deux versions : l'une et l'autre insistent sur la bonne foi de la reine. C'est parce qu'elle croit aux prédictions de Necténabo qu'Olympias accepte de commettre l'adultère, et elle le fait avec les meilleures intentions du monde. Son honnêteté n'est donc jamais en cause. La couleur prêtée au personnage est toutefois assez différente dans la première et la seconde version, quoique la reine apparaisse sous un jour également sympathique dans les deux cas. Dans les recensions A, β, γ, Olympias tient un peu de la figure de comédie, et elle a des allures assez délurées. Quelques lignes énigmatiques de la recension β la montrent rendant (inconnu ?) une première visite nocturne à Necténabo, afin de s'informer sur lui avant de l'appeler chez elle en consultation officielle ; tous les textes insistent ensuite sur le plaisir que prend la reine au commerce du « dieu »²⁰, et sur l'empressement qu'elle met à recevoir ses visites — ce qui ne l'empêche pas d'éprouver par la suite des inquiétudes, à l'idée que Philippe pourrait bien être jaloux d'un rival, fût-il dieu. L'Olympias de la recension ε a un côté plus romanesque et plus touchant : l'auteur la peint en effet menacée de répudiation pour cause de stérilité, et il insiste sur

H. ENGELMANN, F. PARTHE, *Der griechische Alexanderroman. Rezension Γ*, 3 tomes, Meisenheim am Glan, 1962, 1963, 1969. Γ, qui est la plus tardive de toutes les recensions dites « protobyzantines », a pour particularité d'être un montage des deux recensions β et ε ; empruntant alternativement à l'un et l'autre textes, elle les entremêle de façon parfois fort étroite.

20. Le texte A insiste tout particulièrement sur ce point : cf. I, 6.

son désarroi, ainsi que sur son désir de regagner l'amour de Philippe : elle devient donc une épouse modèle, victime de la dureté d'un époux peu compréhensif. Le *Roman d'Alexandre*, on le voit, ne s'est donc pas contenté de promouvoir le personnage d'Olympias, il lui a fait subir une véritable métamorphose : elle a perdu sa face obscure, dépouillé tous les traits inquiétants qui marquaient l'Olympias historique, pour devenir une plaisante figure féminine, encore un brin intrigante dans les recensions A, β , γ , irréprochable et émouvante dans la recension ϵ .

Non contente d'occuper la première place au début du *Roman d'Alexandre*, Olympias demeure très présente dans toute la série de chapitres consacrés à l'enfance et à la jeunesse du Conquérant. Certaines versions soulignent la tendresse attentive que la reine porte à son fils, et la peignent en mère exemplaire. C'est le cas de la recension ϵ , où l'on voit tout d'abord Olympias défendant jalousement l'enfant nouveau-né de la presse des curieux : « Tous désiraient le voir, mais sa mère les en empêchait ; prenant l'enfant, elle se rendit au sanctuaire d'Apollon prophète, pour lui demander ce que deviendrait son fils » (3, 2). La reine apparaît ensuite veillant affectueusement sur les études d'Alexandre : c'est à elle que le jeune garçon prend soin de demander la permission d'apprendre l'astrologie aux côtés de Necténabo (3, 5). Dans les recensions β et γ , la tendresse d'Olympias pour son fils est illustrée par le souci qu'elle se fait pour lui : on la voit en effet s'inquiéter des sentiments mélangés que Philippe témoigne à Alexandre, ce fils qui ne lui ressemble pas (I, 14, 2).

En dehors de ces notations éparses, trois épisodes des Enfances d'Alexandre, présents dans toutes les recensions du *Roman*, font à la mère du héros une place importante. Tout d'abord l'épisode de la mort de Necténabo : pour prouver à l'astrologue la vanité de son art, qui ne lui permet même pas de prévoir son propre avenir, Alexandre a précipité le mage dans un ravin ; Necténabo, mortellement blessé, révèle alors à Alexandre le secret de sa naissance, et celui-ci, troublé à la fois par le récit du mage et par le crime qu'il a commis, ramène à Olympias le corps de l'astrologue défunt. Il rapporte à la reine tout ce qu'il vient d'apprendre et, dans les recensions A et β où, comme nous l'avons vu, Alexandre est le fruit d'un pur et simple adultère, Olympias, stupéfaite de découvrir la supercherie dont elle a été victime, s'accable de reproches en comprenant quelle faute elle a involontairement commise (I, 14, 8)²¹. Le traitement de l'épisode fait donc ressortir l'honnêteté de la reine, qui se trouve ainsi confirmée dans son

21. La recension γ ne donne aucune précision sur la réaction d'Olympias.

rôle d'innocente victime de la ruse égyptienne. Dans la recension ϵ , qui a choisi de gommer l'adultère, il semble au contraire qu'Olympias se justifie devant son fils en « lui racontant tout », mais le texte reste prudemment et volontairement vague en ce passage délicat. Est en revanche commun aux deux versions de l'épisode un motif que nous avons déjà rencontré chez Plutarque, celui du secret partagé entre la mère et le fils — motif qui, chez le pseudo-Callisthène, va recevoir une plus ample élaboration dans l'épisode, historique cette fois, du remariage de Philippe.

Dans toutes les versions du *Roman*, Alexandre prend, à cette occasion, le parti de sa mère. Les recensions A, β et γ nous le montrent fort agressif à l'égard de Philippe, auquel il ne ménage pas critiques et persiflages : « Quand je donnerai ma mère en mariage à un autre roi, je t'inviterai aux noces d'Olympias » — déclare-t-il ironiquement à son père (I, 20, 2). Et il met une fin brutale au repas de noces en tuant le père (ou frère) de la mariée, ainsi qu'un bon nombre de convives, ce qui lui vaut d'être qualifié, selon les textes, de « vengeur de l'offense faite à sa mère » ou de « vengeur du mariage de sa mère » (I, 21, 5). Alexandre s'applique ensuite à réconcilier ses parents, reprochant son injustice à Philippe, qu'il blâme d'avoir voulu « épouser une autre femme sans avoir essuyé le moindre outrage de (sa) précédente épouse Olympias » (I, 22, 2), tandis qu'il incite sa mère à l'indulgence, en lui rappelant sa faute passée, dont il est l'opprobre incarné. Ainsi réapparaît le motif de la complicité mère/fils — complicité au nom de laquelle Alexandre s'autorise à faire la leçon à Olympias, tandis que celle-ci se soumet sans mot dire aux conseils de son fils. La recension ϵ , plus soucieuse que les autres de camper Alexandre en héros exemplaire, présente toute l'affaire sous un jour légèrement édulcoré : car, si Alexandre rudoie les invités de son père avec une violence qui n'a rien à envier aux recensions antérieures, il montre en revanche à l'égard de Philippe une attitude beaucoup plus déférente : plus question ici de reproches ou de railleries, la simple apparition d'Alexandre suffit pour que Philippe se sente pris de remords, et le spectacle des prouesses du jeune homme achève de « convertir » le roi ; c'est donc par son prestige moral et sa valeur héroïque qu'Alexandre obtient de voir sa mère rapidement restaurée dans ses droits (chap. 6).

Le troisième épisode où Olympias joue un rôle central dans les *Enfances* d'Alexandre est tout aussi fictif que l'histoire de ses amours avec Necténabo, et de coloration encore plus romanesque, puisqu'il s'agit d'une affaire d'enlèvement, dont la victime n'est autre que la reine elle-même. Le riche Thessalonicien Pausanias — Anaxarque, dans les recensions ϵ et γ — s'est en

effet pris d'amour pour Olympias et, recourant à la force, il s'empare de sa personne, après avoir blessé Philippe à mort ²². Les recensions A et β profitent de l'occasion pour souligner la fidélité de la reine, puisqu'elles précisent que Pausanias, avant de recourir à la violence, commença par essayer de persuader Olympias d'abandonner Philippe pour l'épouser, et que la reine refusa en dépit des multiples présents qui étaient censés rendre la requête plus attrayante (I, 24, 1-2). Comme dans l'épisode du remariage de Philippe, c'est à nouveau Alexandre qui se porte défenseur de sa mère : il intervient juste à temps pour la sauver des mains de l'agresseur, en une scène que les textes A et β se plaisent à dramatiser au maximum, puisque Pausanias y est décrit serrant Olympias de si près qu'Alexandre hésite à lancer sur lui son javelot, de peur de toucher aussi sa mère (I, 24, 5). Olympias apparaît donc dans toute cette séquence sous un jour parfaitement romanesque : faible proie offerte aux convoitises du « méchant », elle n'a pas, il faut bien l'avouer, grand relief en elle-même, et n'est importante que par la fonction qu'elle joue dans le récit ; c'est un personnage-rôle, à la manière des héroïnes du roman antique, auxquelles elle ressemble fort. Et l'une des moindres utilités de son rôle n'est pas de faire apparaître Alexandre en héros de la piété filiale.

Dans la suite du *Roman*, la présence d'Olympias devient évidemment plus rare, mais elle est néanmoins assurée jusqu'à la fin du récit par un réseau d'allusions persistantes, quoique souvent discrètes. Et le texte rappelle, d'étape en étape, la fidèle affection d'Alexandre pour sa mère — à l'aide de détails qui parfois varient d'une version à l'autre.

Dans la recension A, Olympias accompagne jusqu'en Troade l'expédition de son fils — fait que l'on découvre, à vrai dire, fort tardivement, puisque le récit ne mentionne la présence de la reine aux côtés d'Alexandre que lorsque celui-ci prend la décision de renvoyer sa mère en Macédoine, « escortée par une foule brillante de captifs de la meilleure condition » (I, 42, 13) ²³. Si, dans les

22. Il est curieux de constater que ce Pausanias, dont le *Roman* fait un soupissant d'Olympias, est présenté par Diodore, XVI, 93, 3 sq., comme un ancien « bien-aimé » de Philippe, qui aurait assassiné le roi par dépit, parce que celui-ci laissait impuni un outrage dont il avait été victime. La version conçue par le pseudo-Callisthène est beaucoup plus banalement romanesque.

23. Détail repris par JULIUS VALÈRE (IV^e siècle), *Res gestae Alexandri Macedonis*, I, 42, éd. M. Rosellini, Leipzig, 1993, p. 66-67. En Occident, dans les vies romanesques ultérieures, un autre épisode, également fictif, illustre l'attachement d'Alexandre à Olympias : son retour en Macédoine lorsqu'il apprend que sa mère est malade. Celle-ci se rétablit aussitôt à la vue de son fils. Cet épisode apparaît pour la première fois chez LÉON DE NAPLES (X^e siècle), éd. F. Pfister, Heidelberg, 1913, I, 41, 1. Il a été repris ensuite dans l'*Alexandre* de Lamprecht (XII^e siècle),

autres versions du *Roman*, sur ce point plus conformes à la vérité historique, Olympias reste en Macédoine au départ d'Alexandre, la recension ϵ introduit tout de même une innovation de son cru en prétendant qu'Alexandre, au moment de partir, confie à sa mère le soin de le représenter (II, 1) — alors qu'en réalité ce rôle fut accordé, nous l'avons vu, non à la reine, mais à Antipater.

Dans les recensions A (III, 28), β et γ (I, 28, 4), il est question d'envois de présents d'Alexandre à sa mère ; on voit également Alexandre jurer par la vie d'Olympias lorsqu'il veut donner à ses serments une solennité toute particulière (A, β , γ : II, 21, 8 ; β : III, 26, 2). À Roxane il écrit avant son mariage pour l'engager à vénérer la reine tout autant qu'il le fait lui-même : « Tâche pour ta part d'avoir des pensées dignes d'Alexandre et d'éprouver crainte et respect à l'égard d'Olympias » (A, β , γ : II, 22, 16). Lorsqu'Alexandre consulte, en Inde, les arbres prophétiques du Soleil et de la Lune, les interrogeant sur le temps qui lui reste à vivre, il leur demande s'il pourra encore une fois embrasser sa mère Olympias — autrement dit s'il pourra regagner sa patrie, mais la question, formulée sur le mode affectif, met bien l'accent sur l'attachement profond du fils à sa mère (A, β , γ : III, 17). Enfin, lorsque le Conquérant voit pour la première fois la reine Candace, frappé par son imposante stature et sa beauté, il a l'impression d'avoir devant les yeux sa mère Olympias — clair indice du travail d'idéalisation qu'a subi en l'esprit du héros l'image de la mère bien-aimée (A, β , γ : III, 22, 1).

Il faut d'autre part mentionner les lettres adressées par Alexandre à Olympias : elles figurent dans toutes les recensions du *Roman*, quoiqu'en nombre variable et sous des formes assez diverses²⁴. Certaines sont pour notre propos d'un intérêt limité, et n'attestent guère plus que la persistance d'un lien concret entre la mère et le fils : ainsi la lettre-requête écrite par Alexandre peu avant son mariage avec Roxane, afin de demander à la reine d'envoyer en dot à sa future épouse une parure royale (texte L : II, 22, 13 ; les autres textes de la recension β , les recensions A

dans l'*Alexandre* de Bâle, l'*Alexandre* de Hartliebs (1454), l'*Alexandre* de Strasbourg — comme le signale Tr. EHLERT, *Alexander und die Frauen in spätantiken und mittelalterlichen Alexander-Erzählungen*, dans *Kontinuität und Transformation der Antike im Mittelalter*, 1989, p. 83-84 et 92-93.

24. Une seule lettre dans la recension A : III, 27-28. Trois lettres dans la recension β : II, 23-41 ; III, 27-29 et III, 30 — auxquelles il faut adjoindre deux lettres supplémentaires dans le texte L : II, 22 et III, 33. Trois lettres dans la recension ϵ : chap. 19, 34 et 45. Deux lettres dans la recension γ : II, 43 (= ϵ , 34) ; III, 33 (= ϵ , 45) + traces de lettres en II, 31 ; 34 ; 37... ; III, 2 ; 28 ; 30... (à quoi il faut ajouter une lettre supplémentaire, purement récapitulative, dans le cod. C, en III, 30 a).

et γ se contentent d'une simple allusion). Les grandes lettres-récits dans lesquelles Alexandre raconte, en s'adressant parfois conjointement à Olympias et à son maître Aristote, le détail de ses exploits guerriers et de ses explorations aux confins du monde, sont déjà plus intéressantes, même si la personne du destinataire n'y apparaît souvent que dans l'en-tête : elles peuvent en effet suggérer au lecteur l'image d'un héros habité par le besoin de prendre sa mère à témoin de l'ensemble de son existence (A, III, 27-28 ; β , II, 23-41 et III, 27-29). Mais il est une autre catégorie de lettres pour nous beaucoup plus remarquables : d'une tonalité fort différente des précédentes, elles ont visiblement été conçues tout exprès pour attirer l'attention du lecteur sur l'étroitesse du lien d'Alexandre et d'Olympias. Ce sont ce qu'on pourrait appeler les « lettres-gages d'affection ». On peut hésiter à rattacher à cette catégorie la brève missive dans laquelle Alexandre annonce à sa mère la naissance, à Babylone, d'un enfant monstrueux, pour lui présage d'une mort imminente ; en effet, en dépit de son contenu confidentiel, la missive en question ne contient aucune effusion sentimentale et le ton en reste purement informatif (β , III, 30). En revanche, la lettre insérée en III, 33 par le texte L de la recension β ²⁵ ne peut être lue que comme un témoignage de l'amour attentionné d'Alexandre pour sa mère : le héros, en effet, est mourant lorsqu'il adresse à Olympias ces dernières lignes, et il lui écrit, de manière assez énigmatique, pour lui demander de faire apprêter, après son décès, un riche banquet auquel elle ne devra convier que des gens n'ayant jamais connu le chagrin. Olympias se conforme au vœu de son fils et constate que nul n'est en mesure de se rendre à son invitation : « Aussitôt donc, $\langle$ elle $\rangle$ mesura la sagesse de son fils, et comprit qu'Alexandre $\langle$... $\rangle$ lui avait écrit cette lettre pour la consoler, avec cette idée que ce qui lui était arrivé n'avait rien d'étrange, mais était arrivé et arriverait à tous » (III, 33, 4).

Les autres « lettres d'amour » d'Alexandre à Olympias figurent toutes dans la recension ϵ , où elles viennent contrebalancer les silences de la narration, puisqu'il n'est pas question, dans cette version, d'envois de présents en Macédoine, pas plus qu'il n'est fait mention de la reine dans l'épisode des arbres du Soleil et de la Lune ou dans celui du séjour chez Candace. Les trois lettres, en revanche, que le héros de la recension ϵ écrit à sa mère appartiennent toutes à la veine sentimentale — originalité notable par rapport au reste de la tradition²⁶. La première de ces lettres est

25. On retrouve également cette lettre dans la recension λ .

26. Les deux dernières de ces trois lettres ont été reprises dans la recension γ , où elles viennent s'ajouter aux différentes mentions d'Olympias précédemment signalées dans les recensions A et β — si bien que l'Alexandre de γ apparaît meilleur fils encore que ces prédécesseurs.

adressée conjointement à Olympias et Aristote, et suit de peu la mort de Darius; c'est une lettre dominée par le remords, puisqu'Alexandre s'y accuse d'avoir laissé sa mère sans nouvelle depuis le jour déjà lointain où il a quitté sa patrie — long oubli sans équivalent dans les autres recensions : « Il ne faut pas — dit Alexandre — voir (dans cet oubli) une faute de ma part, mais le fait de la fortune et de la Providence » (19, 1). Et Alexandre invoque à sa décharge la distraction violente que lui ont causée explorations et conquêtes, devenues pour un temps sa préoccupation exclusive. C'est donc en fils repentant qu'il s'adresse ici à sa mère et, pour le lecteur, la vivacité du ton et la chaleur des sentiments exprimés compensent largement le blanc des chapitres qui précèdent. La place des effusions est plus grande encore dans les lettres suivantes. La deuxième missive intervient à la fin des explorations d'Alexandre en pays mythiques : elle est de type narratif, mais le récit des aventures y est précédé d'un long prologue où Alexandre déclare à sa mère combien il compatit à la souffrance que doit lui inspirer leur séparation (34, 1 + γ, II, 43) : « Beaucoup de temps s'est déjà écoulé, mère, sans que j'aie donné de mes nouvelles à ton affection. Tu en as du tourment, je le sais, tu t'inquiètes à mon sujet et gémis en ton âme, t'adonnant à de multiples supputations. Je t'imagine pareille à un navire pris dans la tempête, hantée la nuit (par ma pensée) et ne cessant de poser des questions sur mon compte. Souvent tu me vois en rêve, heureux ou bien malheureux; et je sais que tantôt, t'affligeant de mon malheur, tu es réveillée par ton rêve : tu te réjouis alors qu'il s'agisse d'une illusion inconsistante, tout en t'attristant de la privation que t'inflige mon absence. Tantôt il t'arrive exactement l'inverse : étant avec moi en rêve, tu te réjouis, comblée de la vue et du bonheur de ton fils, mais une fois tirée de ton rêve, tu éprouves une tristesse sans mesure, tout en restant sous l'effet de l'immense joie évoquée par ce rêve. Je connais l'affection d'une mère pour un fils absent; et pareils sentiments m'atteignent souvent moi aussi, car c'est d'après moi-même que je connais ton état d'esprit, mère chérie ». La troisième et dernière lettre, écrite par Alexandre à sa mère depuis son lit de mort, témoigne de la même proximité sentimentale entre la mère et le fils : Alexandre, tour à tour, y implore la pitié maternelle et y compatit sur le chagrin qui attend Olympias (45, 1 + γ, III, 33) : « Après avoir, avec l'assentiment de la céleste Providence, étendu ma domination sur le monde entier, me voici frustré par les miens de la possibilité de (re)gagner ma patrie et de te (re)voir. Ma vie est désormais perdue pour toi, ô mère. (...) Sache donc que tu es à présent sans enfant. Reçois cette lettre de moi, la dernière et la plus malheureuse de toutes : car tu ne me verras plus jamais t'écrire.

Conserve donc cette lettre, ô ma mère ; qu'elle te tienne lieu de moi ; prends-en lecture pour le reste de ta vie et commémore par des lamentations la perte de ton enfant ».

Si l'on ne trouve aucun moment d'effusion comparable dans les recensions A et β , les deux familles de textes n'en soulignent pas moins jusqu'au bout l'attachement du héros à sa mère. Dans le chapitre évoquant les démêlés d'Olympias et d'Antipater (A, $\beta + \gamma$: III, 31), le héros, comme on pouvait s'y attendre, prend parti pour la reine : il décide de sévir contre le régent de Macédoine, afin que celui-ci cesse de « persécuter » Olympias. Or c'est précisément par peur de la colère d'Alexandre qu'Antipater conçoit alors le projet d'empoisonner le Conquérant. Ainsi notre héros meurt-il pour avoir tenté de défendre sa mère, présentée à nouveau dans cet ultime épisode sous les traits d'une innocente victime, comme elle l'avait déjà été à plusieurs reprises dans le chapitre des Enfances. Alexandre, lui aussi, reste fidèle au rôle qui était le sien dès la première partie du *Roman*, et il achève sa destinée, pourrait-on dire, en martyr de la cause maternelle.

Dans la recension ϵ , il ne paraît pas avoir été question d'affrontement entre Olympias et Antipater — pour autant qu'on en puisse juger en un passage où le texte est corrompu et lacunaire — et l'empoisonnement d'Alexandre était sans doute attribué à des raisons extra-familiales. La place faite à Olympias dans le dénouement du récit n'en est pourtant guère moindre en raison, tout d'abord, de la lettre d'adieu précédemment citée, et ensuite parce qu'une partie des dernières volontés exprimées par le héros a trait à sa mère. Alexandre se montre en effet très soucieux de remettre en mains sûres l'avenir de la reine, et c'est à Philon, son plus fidèle ami, qu'il « recommande surtout le sort d'Olympias », après lui avoir confié aussi le gouvernement de la Macédoine (46, 1). La recension γ , qui suit ici le texte ϵ , surenchérit en ajoutant qu'Alexandre assujettit Philon par serment à accomplir « tout ce qui était de l'intérêt d'(Olympias), à faire preuve de bon vouloir et à montrer de la prévenance à son égard, comme s'il était son fils » (III, 33).

Les versions médio-byzantines et néo-grecques du *Roman d'Alexandre* ne paraissent pas avoir poussé plus loin l'exploration des relations d'Alexandre et de sa mère. Notons toutefois une innovation de la *Phyllada tou Megalexandrou*, version populaire composée au XVII^e siècle et librement inspirée de la recension ϵ . Alors que tout au long du récit, Olympias est relativement moins présente qu'elle ne l'était dans les recensions anciennes du pseudo-Callisthène, elle bénéficie dans le dénouement d'une mise en valeur inattendue. Le texte évoque en effet la visite d'Aristote à

Babylone, peu de temps avant la mort d'Alexandre — épisode sans précédent dans les versions antérieures. Donnant au Conquérant des nouvelles de sa mère, le philosophe ajoute que celle-ci éprouve un très grand désir de le revoir — remarque qui bouleverse assez le roi pour le faire éclater en sanglots. Et la même émotion se manifeste encore un peu plus tard, lorsqu'Aristote lit à Alexandre une lettre que lui a remise Olympias : « La reine Olympias à Alexandre, son fils tant aimé, salut. Apprends, Alexandre, mon fils, que depuis que je me suis séparée de ta Seigneurie, mon cœur n'a jamais retrouvé la joie et que la royauté m'ennuie, car tu n'es plus auprès de moi et je ne te vois plus jamais. Je supplie ta Seigneurie de venir jusqu'en Macédoine ou de me faire venir auprès de toi, car si je ne te revois plus, je mourrai »²⁷. En entendant ces mots, Alexandre, à nouveau, fond en larmes.

* * *

Il est piquant de retrouver dans un texte romanesque aussi tardif l'image de mère inconsolable dont nous avons noté, en introduction, la présence assez suspecte sous la plume de l'historien E. Kornemann. Force est pourtant de constater qu'entre l'Olympias de la tradition historique et celle du *Roman d'Alexandre* les points communs sont rares : car la mère du Conquérant légendaire est un personnage revu et corrigé en fonction des exigences du romanesque tel que l'entend l'Antiquité — tant et si bien qu'elle peut paraître fade et conventionnelle, comparée à l'Olympias historique (ou prétendue telle). La seule chose qui rapproche les deux figures de reines est l'amour maternel car, se posant sur ce point en héritier de la Vulgate, le pseudo-Callisthène a repris et amplifié l'idée d'un lien affectif étroit unissant Olympias et son fils : idée plus pieuse, sans doute, que parfaitement conforme à la vérité historique, et bien faite pour plaire à l'auteur d'une biographie idéalisée et édifiante : on la voit, dans le *Roman*, s'épanouir à loisir, débarrassée de toutes les scories qui, chez les historiens antiques, l'encombraient encore.

Corinne JOUANNO
(Université de Caen).

27. Éd. G. VELOUDIS, *Διήγησις Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνα. Ἡ Φυλλάδα τοῦ Μεγαλεξάνδρου*, Athènes, 1989, p. 105-106. Traduction : *Le conquérant de l'absolu. Alexandre le Grand, la vie légendaire* traduite du grec, présentée et commentée par J. LACARRIÈRE, Paris, 1993, p. 174.